



HAL
open science

Écrire son histoire pour penser la culture

Muriel Molinié

► **To cite this version:**

Muriel Molinié. Écrire son histoire pour penser la culture. Éducation permanente, 2000, Les histoires de vie, théories et pratiques, 142, pp.133-146. halshs-01224898

HAL Id: halshs-01224898

<https://shs.hal.science/halshs-01224898>

Submitted on 5 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire son histoire pour penser la culture

Muriel Molinié

Parmi les éléments qui marquent une évolution de la demande d'intervention en histoires de vie, il en est un qui relève de la mobilité culturelle croissante des individus au cours de leur vie socio-professionnelle.. Le développement des séjours à l'étranger au cours de formations initiales ou continues nous a incitée à proposer à des étudiants séjournant en France, un cadre propice à l'élaboration d'une réflexion autour de la question suivante : quelle relation construisent-ils entre leur mobilité culturelle et leur trajectoire sociale (définie en sociologie comme *"la série des positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations"*.¹)

Le dispositif de recherche formative que nous conduisons depuis 1995 en France et aux Etats-Unis² repose sur une hypothèse élaborée lors des séminaires d'implication et de recherche "Roman familial et trajectoire sociale"³ : hypothèse selon laquelle il existe une relation entre la capacité des individus à devenir sujet de leur trajectoire sociale et à comprendre leur position en tant qu'*agent d'historicité*⁴. Cette dernière notion désigne en premier lieu la capacité de tout acteur social à comprendre les manières dont l'histoire sociale agit sur son évolution personnelle. Elle souligne également sa capacité à inventer des modes d'adaptation aux changements sociaux et culturels, que ces changements soient liés à son déplacement dans l'espace (émigration), ou pas. L'objectif de notre dispositif est d'instaurer une médiation entre l'étranger et son histoire singulière : celle-ci se dé-localise d'un premier espace communautaire, linguistique et culturel, pour se poursuivre dans un autre espace. C'est en tout cas, ce qui nous apparaît après avoir proposé à divers groupes (d'étudiants ou de formateurs étrangers) d'aborder leur histoire de vie sous l'angle suivant : *"Racontez un épisode de votre vie lié à l'histoire de votre pays"*.

¹ Pierre Bourdieu, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 62-63, Paris, 1986, p.71

² Au département des étudiants étrangers de l'université Charles-de-gaulle Lille 3, au département de langues et littératures romanes de l'université de Chicago et à l'université européenne de formation de Tours.

³ Séminaires créés par Vincent de Gaulejac, professeur de sociologie et co-directeur du laboratoire de changement social à l'université de Paris VII à partir de diverses entrées thématiques. Signalons, en continuité avec la réflexion menée dans cet article, le séminaire nouvellement créé sur le thème "Trajectoire culturelle : continuités et ruptures identitaires".

⁴ Notion amplement développée par Vincent de Gaulejac, cf. entre autres, *La névrose de classe*, Hommes et groupes, 1987.

La problématique culturelle du sujet

La démarche induite par cette consigne est celle de mise en relation du sujet avec les ensembles institutionnels et socio-historiques agissants dans son histoire. Une mise en relation induite par la narration de ce que nous nommons en 1995 l'"autobiographie sociale" du sujet. Nous avons forgé ce terme en référence à un texte d'Edgar Morin qui élabore son "Autocritique"⁵ comme une mise en relation entre trois registres. Premièrement, ce qu'il ressent (sentiments, pensées de l'homme), deuxièmement, ce qui l'aide à avancer et à s'engager : étayages provenant à la fois de son capital social : (famille, groupuscules politiques), et de son capital culturel (la littérature).. Enfin, ce qui lui "arrive" au sortir de l'enfance : les événements politico-historiques de 1936-1940. Dans ce texte autobiographique, Edgar Morin met en scène sa capacité à construire sa subjectivité par la reconfiguration permanente de sa relation à des figures de l'altérité, (valeurs, personnes, événements), jusqu'à trouver sa place dans le monde et à élaborer le sens de son action à la fois dans la temporalité courte et dans le continuum de l'Histoire. Or, c'est précisément à l'articulation entre place sociale et inscription historique que se situe à nos yeux la problématique culturelle du sujet. Une problématique généralement impensée : comme le dit le psychologue Tobie Nathan, "les yeux du poisson voient dans l'eau mais ils ne voient pas l'eau"⁶. Pris dans ce qu'il nomme "la culture", le sujet ne construit spontanément aucun savoir sur sa place dans celle-ci. A moins qu'il ne se déplace ou qu'il soit déplacé. Le déplacement est propice à l'exploration de ce qu'est une non-place à un endroit ou à un autre de "la culture" : dans la langue, dans les logiques institutionnelles écrites ou non, dans les labyrinthes symboliques. Face au miroir que lui tend une société étrangère, l'étranger découvre que la vie en société est réglée par une quantité de micro- institutions en dehors desquelles il est impossible de se faire entendre. Qu'il est lui-même pris, en partie à son insu, dans de multiples dimensions institutionnelles en dehors desquelles il n'a pas coutume de vivre. Sa position d'étranger, éloigné de son premier pôle d'enracinement culturel, peut l'amener à clarifier la perception qu'il a de lui-même comme doublement inscrit dans une culture : de façon diachronique, (à une certaine place sociale) et, de façon synchronique, dans une temporalité historique qui laisse des traces... notamment linguistiques. Cette double inscription est facteur de certitude pour le sédentaire, et de fragilité pour celui qui, en partant, découvre "la double absence"⁷, ce sentiment de ne plus appartenir ni à un groupe ni à l'autre. Il doit faire le deuil d'une certaine idée, patrimoniale de la culture et admettre que la sienne comme celle de l'autre, n'est jamais donnée une fois pour toutes mais est en perpétuelle déconstruction-reconstruction, tant au niveau individuel que collectif, diachronique que synchronique.

Du séjour en continuité avec le "Lebensweg".....

⁵Edgar Morin, "Le chemin des écoliers", *Autocritique*, Points seuils, 1959

⁶*L'influence qui guérit*, Odile Jacob, 1993, p. 179.

⁷Nous reviendrons plus bas sur cet ouvrage posthume d'Abdelmalek Sayad, *La double absence*, Seuil, 1999

Ria est une jeune fille allemande, inscrite depuis peu dans une grande université nord-américaine et effectuant dans le cadre de ses études, un séjour linguistique et culturel de dix semaines à Tours, en France. Brillante, créative, communicative, elle s'intéresse aux échanges internationaux et contactera dans le cadre d'un module "projet" des étudiants européens pour enrichir son exposé sur les programmes Erasmus. Parallèlement, elle s'empare de la consigne proposée de façon facultative à l'ensemble du groupe ("*Racontez un épisode de votre vie lié à l'histoire de votre pays*") et écrit l'essai titré "L'été 1996", dont sont extraits, avec son accord, les éléments reproduits ci-dessous.

Elle y analyse tout d'abord la perception qu'enfant et adolescente, elle avait d'une vie réglée par ses "objectifs allemands". Le cadre institutionnel d'une vie allemande engloberait successivement toutes ses formes actuelles et futures de mobilités : depuis le séjour éducatif qu'elle effectuera dans le cadre de ses études secondaires jusqu'à ses futurs déménagements, etc...

Comme enfant et jeune fille, je percevais ma vie comme un sentier, sur lequel on parcourt la même étape chaque année⁸. Mes souvenirs étaient triés d'après les années derrière moi, et mon avenir et mes projets étaient devant moi. Tout était à découvert et à la vue. (...)
Ma décision de passer une année d'études aux Etats-Unis convenait logiquement à mes projets. De même que je changerais de domicile, ma vie se conformerait tout au long de mes objectifs allemands. Après un an, je me serais intégrée dans ma vieille vie sans temps mort.
(...) **Des années d'échange à l'étranger sont convenables, parce qu'elles animent le long chemin sans le fracturer tant qu'on ne reste pas trop longtemps. En suivant ce parcours, ma vie était assurée et stable.**

Ria envisage donc un séjour aux Etats-Unis dans une parfaite cohérence avec la place socio-institutionnelle qu'elle occupe en tant que lycéenne ayant sa vie devant soi et devant mener un projet d'études sur le long terme. Son "Lebensweg" (littéralement, son chemin de vie), est capable de résister à tout les changements. Il faudrait bien plus qu'un séjour à l'étranger pour déstabiliser l'édifice qui soutend ce projet éducatif et professionnel.

Mon "Lebensweg" allemand avait toujours été là. Il représentait une stabilité incontestée, des idées qui étaient plus solides que moi-même, et dans lesquelles je me suis ancrée (...). Le "Lebensweg" allemand. C'est peut-être à cause de la raideur du système éducatif allemand, qu'il est tellement solide. Je savais toujours que je voudrais bien trouver une profession intellectuelle. Pour ce but, il n'y a pas beaucoup de possibilités. Il faut toujours suivre les treize années d'école jusqu'à l'université, et puis plusieurs années jusqu'à un diplôme. Je savais que je voudrais suivre ce parcours parce que j'étais jeune.

... à la discontinuité spatio-temporelle de l'émigration

⁸ C'est nous qui soulignons

Déraillement ou bifurcation ? Un événement va venir bouleverser le projet de Ria. Un événement vis-à-vis duquel elle réagira en optant pour la solution du déplacement à l'étranger, non plus en terme de séjour de formation intégré à son cursus allemand mais comme une véritable émigration.

L'été après la fin de mes études dans une high school américaine était l'été au cours duquel ma vie a perdu sa chronologie. Je l'appellerais aussi "déraillement", mais "déraillement" a la connotation de l'échec. Je veux simplement expliquer que ma vie s'est égarée hors du "Lebensweg" que je considérais comme obligatoire (...). L'été 1996 a brisé cette stabilité. J'ai reçu une lettre qui m'annonçait les résultats de mes examens. Sur cinq examens j'en avais raté un (...). J'étais convaincue qu'il y aurait d'autres possibilités de me réintégrer dans l'école allemande sans avoir passé tous les examens.

Pourtant, après quelques semaines, je me suis rendue compte que la bureaucratie allemande me laissait deux choix : j'aurais pu répéter deux ans dans un lycée allemand, ou bien fréquenter une université aux Etats-Unis pendant deux ans pour m'inscrire dans une université allemande comme étudiante. Les deux choix (...) signifiaient que je passerais deux années quelque part, seulement pour les répéter un peu après. Je tournerais en rond. Il faudrait que j'abandonne mon droit chemin. Un sentiment de défi m'amenait à la troisième solution : j'ai abandonné les projets que j'avais prévus depuis l'enfance. J'ai du tout abandonner l'idée-même de fréquenter une université allemande du tout. Au lieu de cela, j'ai décidé d'ambitionner un diplôme américain. J'ai commencé mes études à l'université de C. en octobre 1996.

Cette décision a un coût cognitif important. Désormais hors du tracé que représentait de façon imaginaire, symbolique et institutionnelle le "Lebensweg", Ria doit reconfigurer entièrement la perception qu'elle a d'elle-même, de sa trajectoire dans l'espace et le temps de la vie. Elle doit déconstruire l'idée d'un continuum temporel qui va du passé vers un avenir tout tracé. Mais, élément nouveau, elle doit percevoir sa position dans un espace *divisé en deux* régions du monde : les Etats-Unis et l'Allemagne.

Ce n'était pas la direction de ma vie qui avait changé, c'était ma perception de moi-même. Un schisme s'est passé dans ma tête qui se développait depuis longtemps mais qui a éclaté seulement à ce moment-là. Tout à coup, je n'étais plus capable de trier mes souvenirs temporels ou de projeter mon avenir d'après les années. Les événements de cet été avaient réorganisé ma conscience entière. **Mes rayonnages temporels étaient soudainement soumis à un ordre nouveau, un ordre spatial. J'ai divisé toutes mes informations entre "Etats-Unis" et "Allemagne".**

Cette division de l'espace dans lequel Ria va désormais évoluer rétroagit sur sa perception du temps. Celui-ci ne s'écoule plus comme une succession d'étapes programmées. Lui aussi se scindera entre une vie avant et une vie après. Cette révolution de sa perception antérieure de l'existence se stabilise sous la forme de deux chemins : le chemin du passé en Allemagne avec des pointillés sporadiques dans un futur sans avenir. Le chemin lié à son statut d'étrangère sans passé mais avec un nouveau capital culturel pour se projeter dans un avenir à inventer. Ria doit apprendre à gérer cognitivement et

psychologiquement cette discontinuité de sa vie : discontinuité spatiale, temporelle et socio-culturelle, vis-à-vis de deux communautés, de chaque côté de l'Atlantique.

Comme s'il y avait deux personnes distinctes, ma tête commençait à produire deux "Lebenswege" distincts avec deux passés et deux avenir, chacun propre au pays dans lequel se trouve la partie de moi à un moment donné. La première personne existait dans l'enfance et dans la jeunesse et continue d'exister chaque été pendant quelques mois, alors que son avenir est incertain. La deuxième existe **comme étrangère** aux Etats-Unis, sans passé, avec plusieurs trous chaque été, mais avec beaucoup de projets et un avenir certain : mon diplôme de l'université de C. Toutes mes connaissances étaient soumises à ces deux catégories.

Deux Lebenswege que Ria reliera en "voyageant entre ses deux vies" (comme nous le verrons plus bas). Sa mobilité sera alors tentative physique et imaginaire de reliance entre deux blocs d'espace et de temps.

La mobilité comme travail de reliance

Ceci n'est pas sans évoquer, certains écrits du sociologue Georg Simmel qui, dans ses "Digressions sur l'étranger"⁹, décrivait la "position formelle" de ce dernier de la façon suivante :

"Quels que soient les trésors de charme et de gravité intellectuelle qu'il déploie dans des relations plus intimes, tant qu'il est, aux yeux de l'autre, "l'étranger", il n'a pas de racines".

De par les professions auxquelles il est "réduit", il acquiert une caractéristique spécifique : la *mobilité*.

"Si la mobilité s'introduit dans un groupe fermé, elle entraîne avec elle cette synthèse de proximité et de distance qui constitue la position formelle de l'étranger. Car l'être fondamentalement mobile rencontre bien, à un moment ou à un autre, chacun des individus qui l'entourent, mais il n'a avec eux aucune liaison organique (...). Bien que ses attaches avec le groupe ne soient pas de nature organique, l'étranger est cependant membre du groupe, et la cohésion du groupe est déterminée par le rapport particulier qu'il entretient avec cet élément. Seulement, nous ne savons pas comment désigner l'unité particulière de cette situation, sinon en disant qu'elle comporte une dimension de distance et une dimension de proximité et (...) ce n'est qu'une combinaison *particulière* et une tension mutuelle qui produit cette relation, spécifique et formelle, à l'étranger"¹⁰.

⁹Georg Simmel, *Digressions sur l'étranger*, Soziologie, 1922, texte traduit en français et publié par Y. Grafmeyer et I. Joseph dans *L'Ecole de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Ed. du Champ urbain, Paris, 1979.

¹⁰Elizabeth Murphy, dans sa thèse sur *L'Étudiant européen voyageur, un nouvel "étranger"*, *Aspects de l'adaptation interculturelle des étudiants européens*, reprend cette idée : "la dualité de sa position dans l'espace social lui assigne une place ambiguë dans le jeu paradoxal entre distance et proximité puisqu'il s'éloigne ou arrive dans un groupe constitué" , Nancy II, 1998, p. 14.

Tension et mobilité sont les deux dynamiques qui traversent le "corps" de l'étranger. Dynamiques liées à la contradiction dans laquelle il est placé : il doit pour survivre, se rapprocher du groupe d'accueil tout en restant proche de son groupe d'origine. Mais comment se rapprocher d'un groupe d'accueil qui, de toute façon, ne connaît rien à la vie passée de l'étranger ? Et inversement, comment rester proche du groupe d'origine qui ne partage aucun des moments présents, peut-être empreints de promesses futures ?

Aujourd'hui quand je me trouve dans ma ville natale, j'ai de la peine à me percevoir comme fille de vingt ans. Je me sens demi-existante et ainsi je suis phobique de rencontrer mes vieux amis qui ne connaissent pas l'autre côté de mon existence.

Aux Etats-Unis, je suis une étrangère qui tente de recouvrir le manque du passé en étant fière d'être allemande. Là-bas je suis toujours anxieuse, puisque quelqu'un pourrait découvrir que les 16 premiers ans de ma vie là sont amputés.

On peut alors passer sa vie à rapprocher les deux "côtés", à travers une mobilité permanente, un aller-retour incessant d'une rive à une autre. C'est ce que vit cet émigré Kabyle, interrogé par Abdelmalek Sayad avant et après un congé en Kabylie :

"ils sont toute une armée, l'armée de ceux - dont je suis- qui n'arrêtent pas d'aller et venir entre le pays et la France; l'aller-retour, c'est tout ce qu'ils font"¹¹.

Ria, elle, va compenser la sensation d'amputation, de coupure par la conscientisation du processus d'individuation qu'elle a vécu vis-à-vis de l'institution éducative allemande. Un processus dont elle mesure les effets positifs : sa vision de l'existence s'ouvre progressivement à la complexité. N'obéissant plus à un seul ordre, elle se sent capable d'imaginer de nouvelles possibilités.

Bien que ce schisme apparaisse comme quelque chose de mal, je suis plutôt soulagée. Je suis soulagée d'être déchargée d'un ordre où la seule chose qu'on puisse faire c'est d'avancer progressivement. **Avec mon nouvel ordre spatial (...), je peux voyager entre mes deux vies**, sans me sentir comme si j'étais en train de perdre du temps. Le sens du temps ne dicte plus ce que je peux faire. Alors qu'auparavant, ma vie n'était qu'une ligne, j'ai avancé à deux dimensions. Je n'ai pas perdu une des lignes, mon Lebensweg allemand, mais j'ai reçu de nouvelles possibilités.

Certes la séparation et la division sont difficiles. Mais elle génèrent une mobilité que Ria évoque comme un soulagement. Temporellement, elle fait un double apprentissage. Tout d'abord, l'apprentissage de la discontinuité chronologique entre deux étapes de son histoire. Ensuite, celui de la précarité : aucun tracé ne définit plus a priori, sa trajectoire socio-professionnelle. Intellectuellement, Ria

¹¹ Abdelmalek Sayad, op. cit. , *La double absence*, "La faute originelle et le mensonge collectif", p. 33.

y gagne le sentiment de pouvoir voyager entre ses deux vies et, grâce à ce voyage imaginaire, de transférer peut-être sur son *way of life* américain quelque chose de son Lebensweg allemand. C'est cette reconfiguration imaginaire de sa mobilité, (qui semble utiliser les allers-retours dans l'espace de l'emigration/immigration, pour devenir un voyage entre deux vies), qui signale la capacité de Ria à "se situer (désormais) dans un monde ouvert à des significations multiples"¹².

Imaginaire et identité culturelle

Ria a écrit ce texte, en français, au cours d'un séjour en France au début de 1997. Notre intervention auprès d'elle, a consisté à lui proposer des formes pré-construites culturellement. La mise en relation entre vie et histoire induite par la consigne, le détour par une troisième langue ainsi que le modèle (entre littérature, sociologie et histoire), induit par "l'autobiographie sociale" d'Edgar Morin, ont constitué les médiations symboliques à travers lesquelles elle a conduit son projet d'essayiste-autobiographe. Son texte ne permet donc pas de s'interroger sur les rapports entre énonciation autobiographique en langue étrangère et renouvellement des formes et des langages à travers lesquelles le sujet interroge son histoire.

C'est pourquoi nous nous référerons dans cette seconde partie à un dispositif différent, un dispositif sans consigne autobiographique, qui s'apparente à "un espace transitionnel, (...) où psychisme et culture oeuvrent ensemble"¹³. L'objectif est ici d'accompagner le changement que vit le sujet lorsqu'il est lui-même, au quotidien, étranger pour les autres. Nous montrerons comment Allan lui aussi en séjour en France, s'approprie ce cadre pour explorer son identité linguistique et culturelle.

Réflexivité et mobilisation des ressources créatrices

Lorsque nous le rencontrons, Allan est l'un des six stagiaires nord-américains effectuant un séjour linguistique que nous dirigeons pendant un trimestre dans un petit village de Vendée. A l'issue de ce séjour, il retournera pendant un semestre dans son université nord-américaine puis prendra la décision de revenir, seul, voyager en France. Le tableau ci-dessous comporte des extraits pris dans les différents supports (entretien mené par le formateur avec le groupe en début de session, "carnet du voyage", projet vidéo, lettre), au travers desquels la réflexivité d'Allan s'est progressivement formalisée. Selon la théorie de la

¹² Eugène Enriquez, "Individu, création et histoire", *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*, Desclée de Brouwer, 1997, p. 356.

¹³ *Différences culturelles et souffrances de l'identité*, Dunod, Paris 1998. coll. Inconscient et culture, Ch 8 : l'entre-deux : une métaphore pour penser la différence culturelle, Zerdalia K.S. Dahoun

réflexivité avancée par Anthony Giddens, la connaissance peut être un facteur de changement, à condition que les acteurs sociaux s'approprient certains savoirs et modèles issus des sciences humaines, pour à leur tour réfléchir et, par suite, modifier leurs attitudes. Ce tableau montre comment Allan s'est engagé pendant près de huit mois dans une recherche sur ses difficultés en français. Difficultés sur lesquelles il appose d'abord un diagnostic (cf. dans la colonne de gauche, la transcription de l'entretien), avant de se livrer à un travail d'introspection quotidien (cf. "carnet du voyage"), puis de réaliser une enquête par interviews qu'il synthétisera dans son film "Sans parler". De retour aux Etats-Unis il nous écrira (cf. l'extrait de sa lettre), pour enfin condenser sa réflexion sur support informatique en faisant un détour par le théâtre de Ionesco (cf. infra : "Le rhinoceros, les idées d'Allan"). Enfin, il décidera de partir vivre en France pendant un an.

Ce qui frappe à la lecture du tableau, c'est la maturation créative et intellectuelle d'Allan au fil du temps et des différents supports et langages. Maturation vis-à-vis de sa problématique linguistique traitée dans l'entretien et le carnet sur un mode verbal, en elle-même et pour elle-même, puis progressivement mise en relation avec d'autres éléments : d'autres idées, et d'autres langages (sonore, visuel puis informatique). Avant faire l'objet d'une exploration esthétique comme pour rejoindre à son tour l'ensemble hétéroclite des objets culturels.

Cadres des activités menées de mars à oct. 96	Entretien mené par le formateur auprès du groupe (vidéo mars). <u>Question :</u> "Où en êtes-vous dans votre apprentissage du français ?"	"Carnet du voyage" (23 mars-7 avril) <u>Consigne :</u> Ecrivez vos impressions de voyage au quotidien. (Correction linguistique assurée par le formateur).	"Carnet du voyage" (11 avril-27 mai) (en ital gras : passage de la consigne du formateur à Allan)	"Sans Parler" (Film vidéo présenté en mai) <u>Consigne :</u> Menez un projet en contact avec des Français. Puis cherchez une forme vous permettant d'exposer vos résultats au groupe.	Lettre écrite en août et remise au formateur en oct. à Chicago. (en ital gras : reprise de la consigne passée à Allan 1 mois plus tôt)
Programme de langue et culture du département de langues romanes de l'université de Chicago au CILAC, en Vendée. Sous la direction pédagogique de Muriel Molinié. Le projet "Sans parler" fut évalué et noté dans le cadre du volet "culture" du programme. Il représentait 25% de	"Je pense en ce moment,(...) le problème avec moi est cette question de compréhension. Il y a beaucoup de choses que je ne connais et je veux une explication mais (...) je ne sais comment je peux gagner l'explication et je pense pour moi /..../ en ce moment en classe avec les deux	Malheureusement, <u>j'ai un peu peur</u> parler français, mais je ne veux pas parler anglais/ "j'veux bien" parler français et j'ai besoin d'aide que je peux recevoir/ <u>J'ai encore un peu peur de parler/</u> Je ne sens pas écrire. C'est un difficile temps pour moi. Je n'ai pas contrôle. J'aime contrôler.	Je n'ai pas écrit les dernier 4 jours parce que ma lectrice attentive a eu mon cahier. <i>Cher Allan, Ton journal devient de plus en plus intéressant car on commence à voir le chemin que tu as parcouru depuis ... le 26 mars. Ce que tu analyses sur ton rapport à la langue</i>	Avez-vous jamais eu peur de quelque chose ? Quand j'étais jeune, <u>j'avais peur du noir</u> . Il n'y avait rien pour avoir peur, mais moi j'avais peur encore, <u>j'avais peur de l'inconnu</u> . Aujourd'hui j'ai peur, c'est une peur bête, c'est une peur de parler. Je me demande, pourquoi ? Je sais que j'ai besoin de pratique parler, je sais que je n'ai pas les années d'expérience	La raison pour laquelle que je t'écris est que je veux partager qc au sujet de mon rapport à la langue (maternelle et étrangère) cela pourrait t'intéresser Après mon retour j n'ai pas voulu parler, écrire ou penser en français(...).

<p>la note finale. Le "carnet du voyage" était évalué en contrôle continu.</p>	<p>langues français anglais serait meilleur parce que je pense je pourrais trouver les explications /.../ pour les choses je ne comprends pas. Parce que chaque fois je ne comprends quelque chose le niveau est plus mauvais parce que les choses cette autre chose et la tour est très grande".</p>	<p>Les mots me manquent pour traduire ma pensée. <u>J'ai peur que je ne peux jamais répondre/</u> un comédien racontait l'histoire de la région. C'était bon mais je ne comprends pas beaucoup/ J'étais heureux aujourd'hui à cause de classe. J'ai compris beaucoup.</p>	<p><i>(maternelle et étrangère) et sur l'évolution de ce rapport m'intéresse particulièrement pour comprendre ce qu'un étudiant traverse comme étapes en "immersion".</i> <i>Pourrais-je faire quelques copies de certains passages ?</i> <i>On en reparle !</i> <i>Muriel.</i></p> <p>Si tu veux. A* je ne veux pas les corrections. SVP merci.</p>	<p>comme avec l'anglais mais je reste peu communicatif Oui c'est vrai que je parle quand qn parle avec moi <u>mais je ne commence pas la conversation</u> Aux Etats-Unis je peux parler avec qn que je ne connais pas et je peux partager mes pensées, idées, sentiments et désirs vite et sans difficultés. En France, <u>je n'ai pas le courage</u> de parler avec qn que je ne connais pas. <u>J'ai peur de l'inconnu</u></p>	
--	---	---	---	--	--

Traces du travail réflexif d'Allan sur six mois

Trois découvertes ponctuent ce travail réflexif et heuristique mené de mars à août 1996 par Allan.

Une représentation cumulative de l'apprentissage du français

Dans l'entretien initial provoqué par le formateur auprès du groupe, Allan expose son problème de compréhension du français, problème qu'il ne sait pas résoudre dans la mesure où, lorsqu'il ne comprend pas un énoncé en français il ne sait pas *comment (il) peut gagner l'explication*. Ce problème le préoccupe dans la mesure où ayant une vision cumulative de son apprentissage, *chaque fois (qu'il) ne comprend quelque chose (son) niveau est plus mauvais parce que les choses construisent sur cette autre chose et la tour est très grande*. Pour résoudre ce problème il suggère au formateur de faire son cours en français et en anglais.

La langue institue la relation

De son carnet de voyage à son film "Sans parler", Allan élabore une réflexion sur différentes facettes de sa peur : peur de parler français, peur de ne jamais pouvoir répondre, peur de l'inconnu. Son exploration, l'amène à comprendre que ce n'est pas la langue en elle-même qui lui pose problème, mais la langue en tant qu'elle instaure une relation intersubjective. En langue étrangère, cette relation a deux caractéristiques. Premièrement, il n'en a pas l'initiative : *Oui c'est vrai que je parle quand quelqu'un parle avec moi mais je ne commence pas la conversation*. Deuxièmement, dans cette relation il n'occupe pas la position haute à laquelle il est habitué dans sa langue : *Aux Etats-Unis je peux parler avec quelqu'un que je ne connais pas et je peux partager mes pensées, idées, sentiments et désirs vite et sans difficultés*. Or, ce qu'il recherche dans la langue étrangère c'est la même "aptitude à

communiquer", (c'est-à-dire à prendre l'initiative et à occuper une position haute), que celle qui caractérise sa participation au groupe linguistique et culturel nord-américain. Pour transférer cela au groupe des francophones, il lui faut *renforcer (sa) confiance dans la langue parlée*. D'ailleurs il estime avoir franchi cette étape. En effet, il conclue son film vidéo par une évaluation positive des entretiens qu'il a réalisés auprès de Français¹⁴ : *Cette expérience m'a donné un important niveau de confiance qui me permettrait tôt ou tard de sortir du noir et découvrir la culture française*.

Ce processus de compréhension des liens entre sujets co-énonciateurs de sens via la relation instituée dans- et par- la langue, prend place dans le cadre d'une relation inter-personnelle entre Allan et nous. Relation dialogique comme en porte la trace le tableau ci-dessus. En avril, nous réagissons ainsi au "carnet du voyage" qu'Allan nous fait lire (et corriger). *"Ce que tu analyses sur ton rapport à la langue (maternelle et étrangère) et sur l'évolution de ce rapport m'intéresse particulièrement pour comprendre ce qu'un étudiant traverse comme étapes en "immersion"*. Allan va lentement s'approprier les deux notions transmises à travers cet énoncé : *être en rapport avec une langue et analyser ce rapport (et pas seulement subir la difficulté d'un apprentissage)*. Cinq mois plus tard, dans la lettre qu'il nous adresse et qu'il nous remettra à Chicago, en mains propres, il reprend notre énoncé à son compte : *La raison pour laquelle que je t'écris est que je veux partager qc au sujet de mon rapport à la langue (maternelle et étrangère cela pourrait t'intéresser*. Il signale ainsi, sa capacité non plus seulement à ressentir - mais à réfléchir - , à adresser - et surtout à partager - sa relation vécue à cette autre langue qu'est le français.

La dialectique identité/altérité

De retour dans son université et dans le cadre du projet que nous lui proposons dans notre cours¹⁵, il mène donc, une réflexion sur son séjour en Vendée. Il interprète sa peur à travers l'appropriation de la fable du *Rhinoceros* de Ionesco. Pour lui, *Le rhinocéros est : les Français et leur langue*. Dans le texte reproduit ci-dessous, il analyse le conflit dans lequel il était pris entre son désir de parler français : *J'étais un américain en France essayant de parler aussi bien que possible le français*, et son refus de devenir français : *Je n'ai pas besoin de devenir français pour apprendre la langue française*. Mais l'originalité de cette recherche tient à l'utilisation qu'il fait d'une métaphore y dénoue également l'amalgame qu'il faisait entre être en relation avec les autres et être comme les autres. Parler avec eux devient : *essayer de devenir un rhinocéros, chose inacceptable car J'étais quelqu'un qui veut conserver son originalité*. D'où un sentiment de blocage : *Je ne changeais pas. La langue ne devenait pas plus facile. J'étais bloqué. Je ne pouvais pas parler français*. Il s'achemine alors vers un début de solution à travers une réflexion sur l'identité : *Je dois risquer mon identité américaine*, et sur son rapport à la culture étrangère dont il découvre l'incontournable altérité sans en être effrayé : *Je ne m'étais pas permis à accepter la culture française comme l'entité spéciale, différente et unique qu'elle est*. Il résulte de cela

¹⁴une demie-douzaine d'habitants du village qu'il avait interviewées sur le thème du déjeuner.

¹⁵Un cours de français dont nous avons la charge au Département de langues et littératures romanes de l'université de Chicago, Illinois.

une résolution et un plan d'action : *Donc, si je veux avancer mes études en français...Je dois permettre à ma vie américaine et à la culture française d'habiter ensemble en moi .*

"Le rhinoceros, Les idées d'Allan"

Au printemps 96, j'étais dans une immersion culturelle en France. L'objectif du programme était d'augmenter radicalement la compétence d'un débutant en français. Par suite d'une expérience personnelle je suis devenu extrêmement intéressé au théâtre français comme outil éducatif. Pendant les 4 dernières semaines, j'ai regardé plusieurs pièces écrites originellement en français. Une de ces pièces, *Rhinocéros* de Ionesco, est une histoire d'un homme en conflit avec lui-même. Il ne peut pas décider s'il va devenir ou pas rhinocéros comme le reste du monde. J'ai senti que le monologue qui dépeignait sa lutte avait beaucoup de parallèles avec une lutte que j'ai vécue. En France, j'avais une grande résistance interne, j'étais

-incapable de sentir

-incapable de communiquer effectivement

Je n'étais pas certain si c'était ma connaissance en français qui m'entravait ou si c'était quelque chose d'autre. Je ne pense pas que mon problème vient seulement du fait que je ne parle pas le français couramment

J'ai un nom pour ce problème : Le Rhinocéros

Le rhinocéros est les Français et leur langue

"Je ne vous suivrai pas, je ne vous comprends pas !

Je reste ce que je suis"¹⁶

Je me suis senti perdu. J'étais attrapé dans un labyrinthe, incapable de comprendre ce qui était faux avec moi.

Je ne pouvais pas résoudre mon problème.

"Je reste ce que je suis"

Je n'ai pas besoin de devenir français pour apprendre la langue française.

Je crois que c'était correct de penser cela;

Un jour je me demandais à moi-même :

Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce que je suis ?

J'étais un américain en France essayant de parler aussi bien que possible le français.

"Mais quelle langue est-ce que je parle ? Quelle est ma langue? Est-ce du français ça ?

Je parlais français.....

Mais...

Je pense que "je ne suis pas beau. Ce sont eux qui sont beaux. Oh ! Comme je voudrais être comme eux. Je n'ai pas de corne, hélas".

"Quelle drôle de chose. A quoi je ressemble ? A quoi ?"

Donc, j'essayais de devenir un rhinocéros.

"Mais ça ne pousse pas !"

Je ne changeais pas. La langue ne devenait pas plus facile.

Je le sais encore :

"Leurs chants ont du charme !"

Et j'allais les parler...

"si je pouvais faire comme eux "Ahh,ahh, brr !"

Non! ça n'est pas ça !

Essayons encore plus fort : **Ahh, ahh, brr !**

non, non, ce n'est pas ça ! Je hurle seulement "

J'étais bloqué. Je ne pouvais pas parler français. Je pensais :

"Hélas, jamais je ne deviendrai rhinocéros, jamais, jamais ! Je ne peux plus changer. Je voudrais bien, je voudrais tellement, mais je ne peux pas".

J'étais quelqu'un "qui veut conserver son originalité"

¹⁶Toutes les citations insérées dans ce texte sont tirées du *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, 1959. Les changements de caractères respectent la version établie sur support informatique par Allan.

Ca c'est le problème du rhinocéros !

Ce n'est pas que j'ai besoin de devenir français, mais plutôt que je dois trouver le français en moi.

Je dois risquer mon identité américaine.

C'est ce que je fais mais à moitié cependant, c'est seulement la moitié de ce qui est nécessaire.

Je ne m'étais pas permis à accepter la culture française comme l'entité spéciale, différente et unique qu'elle est.

J'essayais d'apprendre la langue sans vraiment accepter la culture.

Cela permet de travailler jusqu'à un certain point, mais pour vraiment apprendre une langue, on doit comprendre et accepter sa culture comme spécifique.

Donc, si je veux avancer mes études en français...

Je dois permettre à ma vie américaine et à la culture française d'habiter ensemble en moi parce que le

Rhinocéros existe dans la culture.

FIN

Lorsqu'une construction identitaire neuve est en train de se réaliser, il arrive que le sujet s'autorise à créer de nouvelles formes, découvrant la complexité de ses propres mutations identitaires en renouvelant ses modes d'accès à sa connaissance du monde et d'autrui. Deux mouvements caractérisent cette position de l'étranger comme "créateur d'histoires"¹⁷.

Se dépendre du social : de l'histoire de vie comme contribution créatrice à la culture

Nous avons vu comment, au cours de "l'été 96", Ria éprouve durement sa mise à l'écart de l'institution socio-éducative allemande. Son récit exprime ce qu'elle a éprouvé à ce moment-là, mais il restitue surtout la révolution de sa perception vis-à-vis d'une institution dans laquelle elle était totalement prise et dont elle découvre que si elle est "fondée en raison", elle n'en est pas moins "parfaitement arbitraire"¹⁸. Nous avons vu Allan saisir à quel point il était pris dans l'institution sociale de la langue anglaise et dans un rôle sociolinguistique. Son séjour en France le place à l'écart de cette institution et de ce rôle. Brusquement renvoyé à ses peurs d'enfant, il lui faut les analyser pour accepter de perdre le contrôle de l'échange communicationnel, et, dans cette position "exolingue", passer - et partager - du sens en langue étrangère. Ria dans son propre pays et Allan à l'étranger, éprouvent la séparation vis-à-vis d'une société avec laquelle leur corps social était jusque là en parfaite résonance. Il partent alors en quête d'une nouvelle vérité sur eux-mêmes. Pour voir, il leur faut **renouveler leur perception d'eux-mêmes et de leur place dans le monde**. Cette conversion du regard n'est pas sans rappeler le "long travail sur soi" du sociologue, le travail socio-analytique, qui le conduit à "la conversion de toute (sa) vision de l'action et du monde social" par "l'observation" de ces faits totalement nouveaux, parce que totalement invisibles

¹⁷Pour reprendre l'heureuse formule d'Eugène Enriquez, op.cit., p 361.

¹⁸ibid., p. 361

pour la vision antérieure"¹⁹. Cette conversion du regard serait le premier mouvement.

A l'étranger, le sujet est brusquement confronté à la densité de son histoire sociale incorporée en lui, via sa première langue. C'est pourquoi Allan d'abord "immergé" en Vendée, puis de retour à Chicago créera divers supports pour renouveler les conditions de sa perception "lorsque le corps est au plus près du perçu"²⁰. Connecté à la fois à ses capacités réflexives (conscientes) et imaginaires, il se découvre d'abord étranger, (c'est-à-dire deux fois à l'écart), puis capable d'instaurer avec autrui une relation d'un autre type : une relation de partage inter-culturel²¹. C'est sa capacité à la fois à explorer et à analyser les répercussions intrapsychiques, inter-textuelles et inter-personnelles de cette relation qui constitue à nos yeux le second mouvement : sa contribution créatrice aux deux cultures. C'est parce que son travail réflexif puise dans ses capacités créatrices qu'il a un double effet psycho-social de l'aider à dissoudre "des structures qui ne manifestent plus de capacité de vie et (à instituer) de nouvelles formes" ²².

Le cadre proposé, avec ses médiations sociales (un groupe, un intervenant, un espace de projet), et symboliques, (une langue, des référents textuels, des outils conceptuels), permet ces mises en mouvements dans lesquels l'appropriation de la langue étrangère représente à la fois une difficulté et la possibilité de resémantiser des évidences jusque-là non interrogés sur "le social" et "le culturel". **Grâce à ce cadre, le séjour à l'étranger s'institue comme un espace-temps que le sujet peut mettre à profit pour travailler les contradictions qui le traversent entre conformité sociale et inventivité culturelle.**

Bibliographie complémentaire :

Articles :

Blanchet P., "Diglossie, réhabilitation culturelle et récit de vie" et Leray, C., "Histoires de vie en formation d'émigrés de diverses générations", *Cahiers de sociolinguistique n°5*, 1er volume des Actes du colloque international, Histoires de vie et dynamiques langagières, sous la direction de C. Leray et C. Bouchard, Presses universitaires de Rennes, 1999, (sous presse).

¹⁹Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Minuit, 1980, p. 32., l'auteur donne alors un exemple : "le rituel du mariage conçu non plus seulement comme ensemble d'actes symboliques signifiant par leur différence dans un système de différences (ce qu'il est aussi) mais comme une stratégie sociale définie par sa position dans un système de stratégies orientées vers la maximisation du profit matériel et symbolique".

²⁰Entretien avec Michel Serres, *L'aventure, du paysage au récit*, ps 36-40 (à propos de son livre : *Nouvelles du monde*, Flammarion, 1997), **Cultures en mouvement n°9**, Voyager, Les vraies vacances ? juin-juillet 1998.

²¹Relation que nous avons abordée sous l'angle dialogique dans notre thèse intitulée: *Vers une approche relationnelle de la communication interculturelle*, Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1993.

²²Eugène Enriquez, op.cit. p., p.376.

ARTICLE PARU dans : **Education permanente**, Les histoires de vie, théories et pratiques, sous la direction d' Alex Lainé, Roselyne Orofiamma et Pierre Dominicé, *Ecrire son histoire pour penser la culture*, ps. 133-146, n° 142, avril 2000.

Delory-Montberger, C.-R, "L'histoire de vie : un carrefour interculturel", *Le travail de l'interculturel : une nouvelle perspective pour la formation*, Revue Pratiques de formation, Université de Paris VIII, Formation permanente 1999.

Ouvrages :

C. Leray, *Dynamique interculturelle et autoformation, Une histoire de vie en pays gallo*, l'Harmattan, Paris, 1995.